



LITTÉRATURE

Jonathan Franzen, amère Amérique
Page F 2

LITTÉRATURE

Parution des œuvres complètes
d'Agota Kristof
Page F 4

LIVRES

KAROLINE GEORGES
FORCÉMENT SUBLIMEImages tirées de *Fantasmes post-pornographiques*. 2009. Proposition multimédia en 7 temps de Karoline Georges.

PRODUCTIONS AYEK

CATHERINE LALONDE

Sous béton, le plus récent récit de Karoline Georges, est un inclassable croisement littéraire. Un récit génétiquement modifié, dont l'ADN comprend une souche de poésie, une filiation aux scripts de *sci-fi* — pensez *Big Brother* et *Soleil Vert* — et des restes de fable sur la naissance de la singularité, de la liberté individuelle et de la philosophie. A cette matrice se greffent de légères traces, plus douteuses, de manuel d'éveil de conscience et une lignée claire aux récits d'initiation. Bref, c'est l'OVNI littéraire de la rentrée.

Sous béton casse pour Karoline Georges six ans de silence en publication. Avec *La Mue de l'hermaphrodite* (Leméac) et surtout *Ataraxie* (feu L'Effet pourpre) en 2004, la jeune auteure s'est fait remarquer des critiques et lecteurs. Pourtant l'écriture, pour Karoline Georges, n'est qu'un outil parmi d'autres. «J'écris, je pense, parce que c'est un des langages qu'on m'a appris», explique l'auteure en entrevue dans un microcafé à deux pas des bureaux du *Devoir*. Je ne décide pas, comme je ne décide pas de bouger mes mains présentement quand je gesticule en parlant, comme je ne décide pas de parler «québécois.» Car Karoline Georges est une artiste multi. D'abord photographe, danseuse et enseignante, un grave accident réoriente

sa carrière, son corps et sa vision, la ramenant à des études en arts interdisciplinaires. Elle arrive, ensuite, à la littérature. «J'ai toujours écrit. La publication? Oui, mais pas tout le temps», précise-t-elle, la pensée vive et hyper-articulée. *L'écriture est recherche, journal, laboratoire. Et chaque projet appelle son propre dispositif.* Ce qui donne, pour *Ataraxie*, un livre «accompagné de huit micropièces électrosonores», pour *Repères* une installation de vidéos urbains en noir et blanc avec interventions poétiques. Plus loin, Georges utilise la modélisation 3D, fait des minifilms et du travail de voix.

2001 ou L'Âge de cristal

Sous béton, lui, est un objet «purement littéraire». On y entend la voix de l'Enfant, celui qui vit avec ses parents dans une minimale chambre-cellule, dans L'Édifice qui nourrit et tue, pour lequel tous doivent travailler, produire.

«J'avais conclu, pense l'Enfant, que nous étions tous orphelins d'un monde qui s'était dissous en énigme à travers la succession de nos naissances silencieuses sous béton. Et quand j'osais demander ce qui allait maintenant survenir, le père savait parfois répondre immédiatement, pour juguler les débordements d'activité de mon cerveau. La seule information fondamentale à planter dans ton abcès de cervelet, c'est que tout est pareil en tout temps: pères, mères, enfants, disait-il. Murs, sièges. Oxygène, nutriments. Écrans avec même paysage.»

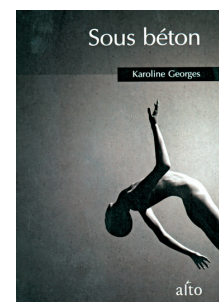
Étrange univers. «Depuis une décennie, précise Karoline Georges, j'ai été très impressionnée — au sens photographique du terme, comme "imprégnée" — par la pression médiatique autour de quatre thèmes: la surpopulation, l'extinction massive des espèces animales, l'épuisement des ressources, et les changements climatiques. En parallèle, on vit depuis 100 ans une avancée de la technologie extraordinaire, un déploiement ahurissant des outils. Ces deux idées, avec la destruction de la planète, ce cul-de-sac à moyen terme, j'ai voulu les pousser, les exagérer. *Sous béton* est aussi nourri de mes lectures des philosophes évolutionnistes du début du XXe siècle, tout de suite après l'hécatombe de la théorie de Darwin, quand tout le monde s'est mis à réfléchir à ce que ça voulait dire, l'évolution. Je pense à Sri Aurobindo, Teilhard de Chardin, ou à Aldous Huxley en fiction plus récente. Certains, comme Aurobindo, cherchent à voir comment la conscience travaille le monde, et croient que la prochaine évolution passera par la conscience.» Georges a brassé ces gènes, en magma, jusqu'à l'émergence du monstrueux Édifice.

comment la conscience travaille le monde, et croient que la prochaine évolution passera par la conscience.» Georges a brassé ces gènes, en magma, jusqu'à l'émergence du monstrueux Édifice.

Le ravissement

Dans *Sous béton*, comme dans *Ataraxie* ou dans les vidéos *Fantasmes post-pornographiques* et *Programme d'entraînement à l'usage*

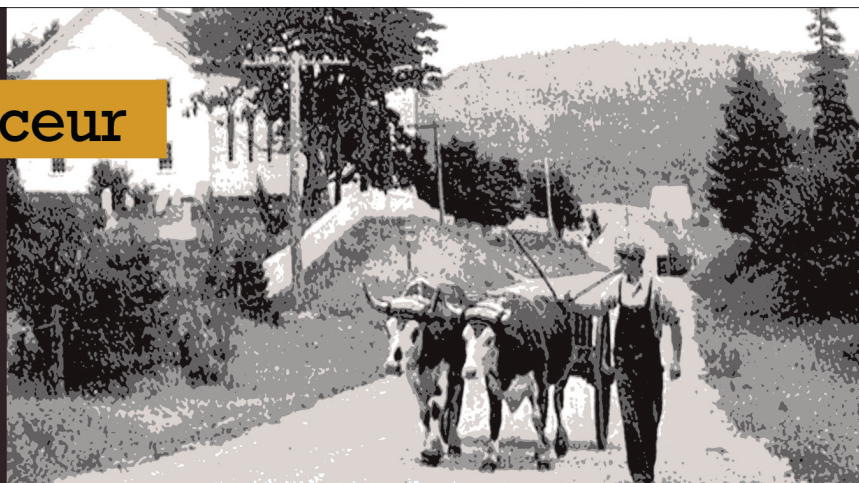
VOIR PAGE F 2: GEORGES



Les romans

de la Grande Noirceur

Alain Roy
Yannick Roy
Mathieu Bélisle
Réjean Beaudoin
Michel Biron
Guillaume McNeil Arteau
Patrick Nicol

l'Inconvénient
no 46

Aussi dans ce numéro

David Dorais
Gilles Marcotte
Réjean Beaudoin
Serge Bouchard

Abonnez-vous en ligne
www.inconvenient.ca

LIVRES

Karoline Georges, *Dame opacifiée*, 1993, épreuve argentique

PRODUCTIONS AYK

«La création est quelque chose qui me semble extrêmement proche de la procréation»



PRODUCTIONS AYK

Karoline Georges, image tirée de *Repères*, 2011, installation vidéo composée de 17 tableaux, chacun présentant une proposition poétique intégrée à un environnement urbain

GEORGES

«Écrire est un rendu d'expérience, quelle qu'elle soit : un voyage en Chine, un accouchement. C'est un lieu d'exploration.»

SUITE DE LA PAGE F 1

d'une conscience hygiénique, Karoline Georges est obsédée par la sublimation. «Peut-être parce que j'accepte pas vraiment de vivre dans un corps, suggère-t-elle, réellement candide. J'ai toujours été fascinée par la transcendance, par cette idée que l'être humain est transition, que le corps est embryonnaire. L'idée de la sublimation, c'est d'atteindre un niveau plus avancé. C'est dégaucher un corps subtil d'un corps grossier; se libérer pour atteindre une qualité, une finesse...» Forcément sublime? L'origine, terre à terre, de ce mal de vouloir être toujours mieux se dévoile, peut-être, beaucoup plus tard dans la conversation. «Tu vois, j'ai des cicatrices, j'ai vécu des accidents assez graves dans ma vie. Le premier, à 19 ans, un face-à-face sur le pont Jacques-Cartier avec un camion, digne de la une du *Journal de Montréal*. Je sais ce que c'est que la souffrance physique, profondément, et je crois qu'on poursuit dans notre vie des thèmes, un peu comme une forme résilience.»

Nourrir la Toile

L'Enfant de *Sous béton* se nourrit de l'Édifice qui le loge,

vit pour et par lui. Telle Karoline Georges qui se nourrit de ses personnages et de ses livres, y entrent comme dans une chambre, s'y fusionne, les régurgite. «Avant, j'avais l'impression qu'un projet de livre était quelque chose d'éthéré, que j'allais perdre si je ne l'écrivais pas tout de suite. Je ne savais pas que je pouvais circuler dans le livre, y faire des pauses, observer pendant des mois ou des années, vivre. Écrire est un rendu d'expérience, quelle qu'elle soit : un voyage en Chine, un accouchement. C'est un lieu d'exploration.»

Et quoi de mieux, comme lieu d'exploration, que la grande création collective qu'est Internet. Karoline Georges a donc fait migrer, histoire de voir, un de ses personnages de roman vers les métavers *Second Life*. Petit cours de rattrapage pour les archaïques de la Toile : un métavers est un monde virtuel, fictif, bien entendu. *Second Life* est un de ces métavers, sur Internet, où vous pouvez vivre via votre personnage — votre avatar —, modelé selon vos bons soins et fantasmes. Votre double y rencontre les doubles d'autres, et tout ce beau petit faux monde a sa propre économie, basée sur le Linden, un Linden qui peut

bien sûr s'acheter à coups de bons vieux dollars.

Second Life «n'est pas un jeu», précise Karoline Georges, car si tu n'y fais rien, il ne se passe rien. C'est une interface, une surface de création collective, la base même de n'importe quelle création. La narratrice du roman *Ataraxie*, obsédée de perfection physique et de sublimation, y est devenue, par la grâce de son auteur, l'avatar Kyrie Source. «Je me suis tout de suite demandé, en plongeant dans *Second Life*, comment on peut y faire agir et interagir un personnage littéraire. Kyrie Source y cherche les outils pour poursuivre sa quête de sublimation. Je suis allée chercher les créations des designers virtuels, ceux qui dessinent la meilleure peau, les plus beaux cheveux, qui font les meilleures animations pour la gestuelle des avatars. Et les designers ont commencé à s'intéresser à mon travail. La communauté que je fréquente est faite de professionnels du 3D d'une centaine de pays, qui travaillent à rendre mon avatar de plus en plus... sublime, tout simplement.» De ses rencontres, soient-elles virtuelles, de cette «esthétique relationnelle», l'auteure fera un livre, inévitablement illustré.

Kyrie Source est un exemple des migrations artistiques de Karoline Georges : du livre à l'Internet au 3D, avec retour vers le livre. Du paralittéraire extrême.

Kyrie Source et l'Enfant sont tous deux tissés à leur univers, intrinsèquement reliés, comme l'artiste est liée à sa création, dans une osmose, semble-t-il, une symbiose quasi utérine. «La création est quelque chose qui me semble extrêmement proche de la procréation. Ben oui. Qu'est-ce qu'un être humain qui ne saurait pas recevoir les stimuli et les réexprimer par sa nature propre?» Un Enfant, peut-être, parmi ceux qui naissent «qui apprenait à imiter père et mère, à reproduire les gestes, à penser similaire...] Tout était totalement prévisible : la boucle du devenir m'apparaissait tel un noeud d'étranglement.»

Le Devoir

SOUS BÉTON

Karoline Georges
Alto
Montréal, 2011, 170 pages

ledevoir.com

A voir, les vidéos et le site de Karoline Georges.
Sur [Culture/Livres](#)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Tragédie familiale

Freedom, le quatrième roman de Jonathan Franzen, plonge au cœur de toutes les contradictions

CHRISTIAN DESMEULES

Année après année, la quête du «grand roman américain» est l'un des plus persistants fantasmes de la littérature qui s'écrit au sud du 45^e parallèle. Celui d'embrasser d'un même souffle l'essence volatile de la société américaine, de divertir ses lecteurs et de mettre le doigt sur l'esprit du temps.

Cette fois, l'heure appartient à Jonathan Franzen, né en 1959 dans l'Illinois, qui tout en s'inspirant de Pynchon et Thomas Bernhard (mais sans faire écho à leurs audaces formelles), revendique aussi pour *Freedom*, son quatrième roman, l'héritage littéraire de Tolstoï et Stendhal. Sans le moralisme parfois ostentatoire du premier, mais s'abreuvant un peu au défaitisme amoureux du second, Franzen y convoque avec encore une fois beaucoup de sensibilité la plupart de ses thèmes préférés : la famille, le couple, la société américaine.

Le roman s'inscrit largement dans le contexte de la dérive sécuritaire de l'après 11-Septembre et de la guerre en Irak, où le mot «liberté» est devenu à la fois une marque de commerce et un instrument de domination du monde. Des individus égarés s'agitent au sein d'un horizon politique bloqué, tandis que démocrates et républicains se regardent en chiens de faïence à Washington.

Si ce roman est obèse — ses 720 pages semblent constituer à elles seules un rappel de l'embouppement chronique dont souffrent un nombre effarant d'Américains — le nombre de ses personnages, lui, est plus raisonnable. *Freedom* s'articule pour l'essentiel autour des Berglund, une famille blanche plutôt moyenne d'Américains installée dans le Midwest. Même canevassé que son précédent roman, *Les Corrections*, salué par un éclatant succès littéraire et commercial il y a neuf ans.

Comme c'est souvent le cas, la traduction *made in France* est un peu terne — jusqu'au titre, qu'on n'a pas osé traduire. Peut-être que le mot «liberté» est devenu trop brûlant dans l'Hexagone? Ou bien trop vide de sens après 200 ans de fétichisation? Va savoir.

Un roman en forme de bilan

Patty, une ancienne joueuse de basketball universitaire, malaimée d'une famille libérale de la côte Est, a choisi de s'enfermer dans sa belle maison de Saint Paul, au Minnesota, et de se laisser glisser lentement vers la dépression et l'alcoolisme. L'amour aveugle et la patience de Walter, son mari, qu'elle n'a jamais vraiment désiré physiquement, ne suffira pas. Richard Katz, un vieil ami du couple, musicien underground talentueux, leur servira à tous les deux de révélateur. Leurs deux grands enfants presque parfaits, Joey et Melissa, doivent trouver leur chemin. Walter, un avocat écologiste à la conscience habituellement

pure, a choisi depuis quelque temps de flirter avec «le côté obscur de la force» en s'associant avec un milliardaire texan, ami de Dick Cheney et de George W. Bush, qui souhaite créer un trust dédié à la protection de la paruline azurée, une espèce d'oiseau menacée par l'exploitation à ciel ouvert du charbon en Virginie-Occidentale.

Les détails, servis à la troisième personne, y sont innombrables, fascinants, écrasants. L'auteur de *Freedom* ne semble avoir rien laissé de côté : leurs trajectoires, la genèse de leurs névroses, tout l'engrenage complexe de cette famille (cette «dictature bienveillante»), les rivalités ouvertes ou secrètes qui déterminent la plupart de leurs relations.

Oui, «des erreurs furent commises», pour reprendre le titre de l'autobiographie que Patty rédige à la demande de son thérapeute.

Comment vivre ?

Le roman est traversé d'une question lourde qui résonne longtemps après avoir refermé le livre : comment vivre sa vie? Qu'est-ce que la réussite? Sous la plume de Franzen, le mot «liberté», il faut le dire, prend une tournure plutôt amère. Il est suivi d'un point d'interrogation et s'accompagne d'une inquiétante étrangeté qui poussera, c'est certain, les lecteurs à la réflexion.

La comparaison avec le maître de Iasnaïa Poliana, si elle est un peu rapide («Franzen, le Tolstoï américain»), n'est pas complètement farfelue. Le Walter Berglund de Jonathan Franzen fait par moments penser au Pierre Bézoukhov de *La Guerre et la Paix*. Même volontarisme un peu naïf, même expérience de la trahison. Même difficile apprentissage de la liberté teinté d'un combat moral permanent.

Surtout, *Freedom* nous force à quelques constats terrifiants. Au sujet des États-Unis, pays composé de ceux «qui avaient fui l'Ancien Monde surpeuplé», devenus maîtres dans l'art d'instrumentaliser leur névrose post 11-Septembre. A propos de l'amour et du couple, Franzen sonde de main de maître la profondeur du malentendu amoureux — sur lequel peut parfois se fonder toute une existence.

On ne connaît pas vraiment ses enfants, nous rappelle-t-il, ni ses parents, encore moins peut-être celui ou celle qui partagent notre vie. On ne se connaît même pas soi-même.

En combinant puissance de tir et finesse psychologique, Franzen a fait de cette tragédie familiale une véritable réussite. Son refus du manichéisme fait le reste et l'élève encore un peu plus haut.

Collaborateur du Devoir

FREEDOM

Jonathan Franzen
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Wicke
Boréal (en coédition avec les éd. de l'Olivier)
Montréal, 2011, 720 pages

Gaspard^{INC}

LE TOUT NOUVEAU SERVICE D'ANALYSE DE VENTES DU LIVRE FRANCOPHONE!

Vous cherchez...

- Des palmarès inédits dans plus de 20 catégories?
- Des statistiques hebdomadaires, mensuelles, annuelles?
- Des analyses sur mesure?

Gaspard est pour vous!

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
POÉSIE
BIOGRAPHIE

POUR EN SAVOIR PLUS, COMMUNIQUEZ AVEC NOUS SANS TARDER.

BTLF
www.btlf.qc.ca
www.gaspardlivres.com
514 288-0991

Jeudi 8 septembre 19 h 30

IL Y A TROP D'IMAGES!
Textes épars 1993-2010
BERNARD ÉMOND
LUX

Il y a trop d'images

Avec : **Bernard Émond, cinéaste**

Animation : **Yvon Rivard, écrivain.**

Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$

Paulines LIBRAIRIE

Alternatives
Construire ensemble un monde différent
Pour nous appuyer : www.alternatives.ca • 514.982.6606

FII, TAPETTE, MOUMOUNE...

Janik Bastien Charlebois

LA VIRILITÉ EN JEU
Perception de l'homosexualité masculine par les garçons adolescents

280 PAGES, 26,95 \$, ISBN 978-2-99448-665-8

Les comportements homophobes de plusieurs garçons sont-ils inévitables? Pourquoi bon nombre d'entre eux se font-ils les persécuteurs des jeunes gais ou de ceux qui sont soupçonnés de l'être? À partir d'entrevues réalisées auprès de garçons adolescents, Janik Bastien Charlebois tente de comprendre ces attitudes d'intolérance et de rejet envers les hommes homosexuels.

AUSSEI DISPONIBLE EN FORMAT PDF
FEUILLETAGE EN LIGNE: 2920

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Canada Council for the Arts
Conseil des Arts du Canada

LITTÉRATURE

L'enfant problème



DANIELLE LAURIN

« Tous les romans que je lisais, j'avais l'impression de les avoir déjà lus, écrits dans les mêmes mots ou d'autres à peine différents. » Cette remarque, le romancier Patrick Nicol la prête à son personnage d'écrivain dans *Les Cheveux mouillés*. Justement, c'est frappant. Avec ce livre-là, c'est tout le contraire qui se produit.

L'impression de plonger dans un univers singulier. L'impression d'être dans un livre tout à fait atypique. Comme c'était le cas dans *La Nocturne*, dans *Nous ne vieillirons pas ensemble* ou dans *La Blonde de Patrick Nicol*, ses trois romans précédents.

D'un livre à l'autre — il en a publié sept depuis 1993 — Patrick Nicol déboussole son lecteur. Pour se surprendre lui-même? Il y a bien des thèmes qui reviennent, comme le vieillissement, la perte, la mémoire, l'usure du couple, le fantasme sexuel. On pourrait parler d'une constellation. De la constellation propre à cet écrivain, à son monde romanesque.

Il y a aussi cette petite musique mélancolique qui traverse ses livres. Une musique toute personnelle. Ce n'est pas si fréquent. On peut penser à Gilles Archambault. Ou encore à l'auteur de *Bonjour tristesse*, dans un tout autre style. A Modiano. A Duras, tiens. Annie Ernaux aussi...

Un climat, une signature

Mais Patrick Nicol, c'est Patrick Nicol. Chaque fois, il installe un climat. Son climat. Porté, en sourdine, par sa musique à lui. Chaque fois, au début, on se dit: bon, il ne se passe rien, ou pas grand-chose. Ça semble décousu.

Nous sommes dans la distance, le flottement, la langueur. Dans la retenue, l'économie de mots. Nous sommes dans l'être, plus que dans le paraître, dans le questionnement, le tâtonnement, davantage que dans l'action.

Quand même, en filigrane, une tension. Il y a du mystère dans l'air. Et le pire pourrait arriver.

Un aspect polar mêlé à tout ça. Ici, dans *Les Cheveux mouillés*, un enlèvement. Un enlèvement d'enfant.

Mais ne précipitons rien. Au centre de l'histoire: un couple. Ils sont dans la cinquantaine, sont ensemble depuis des lunes. On fait connaissance avec l'homme, d'abord, l'écrivain dont je vous ai parlé au début.

Sa femme apparaît comme une ombre, elle est là de temps en temps au bout du fil, elle est là dans la pensée de son mari, mais on n'a pas de contact réel avec elle. Pas dans la première partie du roman.

On suit l'écrivain, parti donner une conférence à des adolescents dans une école en région. Une conférence sur la littérature japonaise, sa passion. Pas envie de parler de lui, de ses livres à lui, trop pudique. Mais ça tombe à plat, il ne réussit pas à faire lever la salle: l'écart entre ces jeunes et lui semble si grand.

On le voit fantasmer sur la jeune professeure. « Elle a à peine trente ans et le sourire qu'elle lui lance, après avoir stationné prestement la voiture, est engageant. » Dans les faits, il sent que son corps le lâche de plus en plus, que mettre en marche la mécanique du désir ne va plus de soi.

On le voit tenter des approches du côté d'une ancienne maîtresse. On le voit plonger dans ses souvenirs heureux. Et dans ses souvenirs malheureux, alors qu'il était prêt à tout pour fuir la maison, sa femme, leur enfant.

L'enfant, justement. Il est devenu grand. Il est devenu père à son tour. Et le grand-père veut rencontrer son petit-fils. Même chose pour la grand-mère. Ça, c'est l'axe vers lequel tend le récit. C'est le catalyseur.

La deuxième partie du roman, de loin la plus forte, la plus enlevante, comme si l'auteur retardait le moment de cracher le morceau, nous plonge surtout dans l'univers de la femme. Qui sort tant bien que mal d'une maladie, non identifiée. Ça ressemble à une grande fatigue. Et ce n'est pas la première fois que ça se produit.

Avec elle, on revit l'arrivée de l'enfant dans leur couple. Un enfant terrible, intenable, incontrôlable. Qui l'épuisait. Un petit monstre. Qu'elle se sentait incapable d'aimer.

Elle revoit tout: « Ses premiers jours se sont écoulés en un long cri, une incessante plainte qui annihilait toute chance de répit. » Elle se dit: « J'ai été une jeune mère triste et fatiguée. Abattue. » Non, rien à voir avec ce qu'elle avait imaginé. Elle ne



SOURCE LEMÉAC

Les Cheveux mouillés est le quatrième roman de Patrick Nicol

cessait de « mesurer la distance la séparant de ce qu'elle devrait vivre. »

Elle se rappelle: toutes les fois où elle a eu l'idée de laisser tomber le bébé, de le noyer? Elle n'a pas oublié, à mesure qu'il grandissait, ses « immenses colères », ses « transes inexplicables ». Toute cette place qu'il prenait, et ce mépris qu'il lui témoignait: « L'enfant apparaissait à Claire comme un ramassis de déchets élaborés à des milliers de kilomètres de chez elle et qui envahissait sa maison pour ensuite la tenir à l'écart. »

Un constat d'échec

C'est ça, aussi, *Les Cheveux mouillés*: un questionnement sur la maternité comme devant aller de soi, sur l'amour absolu de ses petits qui ne va pas toujours de soi justement. Et un questionnement sur les cas d'enfants difficiles: comment faire pour les élever sans y perdre sa raison, sa santé? Et son couple?

C'est un constat d'échec, dans le cas de cette femme. Et de son mari. Maintenant que le fils est grand, qu'il est parti, ça va mieux. Ils respirent. Vont-ils parvenir à se rapprocher? Comment rattraper les années gâchées? Comment faire face au corps qui vieillit? Cette question, surtout, lancinante: qu'avons-nous fait de nos vies?

Et maintenant, ce petit-fils. Qu'ils n'ont vu qu'en photo, qu'ils veulent voir à tout prix, en chair et en os, quitte à agir de façon détournée, condamnable. Cet « appel du sang » qui les prend.

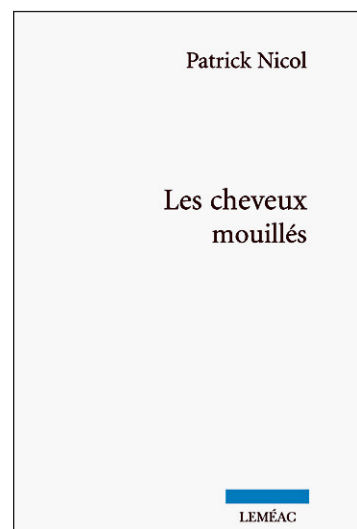
Ce désir de câliner un petit, leur petit-enfant, ce désir de lui caresser la tête, de passer la main dans ses cheveux mouillés. Ce besoin de contact charnel, qui leur a tant manqué avec leur bébé.

Une façon de se racheter, tout cela? De se racheter à leurs propres yeux, s'entend. Une façon de chasser ce sentiment d'échec, d'impuissance, de honte qui les a désunis, mais aussi qui les a soudés.

Mais est-ce seulement possible? Est-ce seulement possible de combler le hiatus entre un enfant bien réel et l'enfant rêvé, entre vie réelle et vie rêvée, pour commencer? Patrick Nicol n'est pas du genre à nous nourrir d'illusions.

LES CHEVEUX MOUILLÉS

Patrick Nicol
Leméac
Montréal, 2011, 112 pages



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Histoires d'amour et de métissage

SUZANNE GIGUÈRE

Le Nouveau Monde étant la source d'inspiration de María Rosa Lojo, l'une des grandes voix de la littérature argentine actuelle, les histoires d'amour et de métissage qu'elle raconte sont des adaptations d'authentiques passions amoureuses vécues sous la colonisation espagnole jusqu'à l'indépendance de l'Argentine (1816). Au pays de Borges, durant trois siècles, les codes amoureux des conquérants du Nouveau Monde et des autochtones se sont mélangés. Cette relation charnelle et culturelle fondera les sociétés coloniales hispano-américaines.

Dans presque toutes les « amours insolites » de ce livre, les amants plongent — éblouis, épouvantés, ou les deux à la fois — dans la culture et le territoire de « l'autre ». L'asymétrie, l'inégalité caractérise généralement ces amours. Dans ce Nouveau Monde, la censure sociale est prompt à rejeter ce que les normes et les coutumes jugent étrange. D'où ces histoires d'amours et de transgressions, étranges et insolites, entre un commerçant bavarois et la plus gracieuse des danseuses de la cour des Xarayes (*Tatouages dans le ciel et sur la terre*), un lord anglais et une princesse sans couronne d'une cour créole (*Le baron et la princesse*), un comte français et un dandy argentin, lequel cherche, même au prix du renoncement et de l'exil, à enlever son masque et à vivre ouvertement son homosexualité (*L'Étranger*).

Tout aussi insolites sont l'histoire du caudillo avec son cheval maure, une relation passionnelle qui n'inclut pas la sexualité mais une sorte de « panérotisme » cosmique, (*Facundo et le maure*), et celle de la rencontre d'un instituteur avec une redoutable cavalière lettrée, laquelle mène avec une totale liberté sa vie sexuelle et sentimentale (*Le*

maître et la reine des amazones). Quant à *L'histoire que Ruy Díaz n'a pas écrite*, elle met en scène l'un des fantasmes les plus craints du conquistador: le métissage. Avant de mourir, Ruy Díaz renoue avec la partie secrète de sa « vraie histoire », à savoir ses racines autochtones.

Dans ces récits érudits, María Rosa Lojo dépeint des amants que tout sépare: origines sociales, religion, culture, conception de la famille, de l'amour et de l'honneur. Plus grand est l'écart, plus les amants défient les us et coutumes. Au final, ce qu'on retiendra de ce recueil merveilleusement écrit et traduit — il suffit de quelques mots et de l'immense talent de l'écrivaine argentine pour nous plonger au cœur de ce maelström passionnel — c'est une poétique de l'amour dans la société argentine construite en grande partie grâce aux « amours insolites », aux mélanges et aux alliances des cultures.

Il y a des Argentins qui pensent que l'alchimie a échoué, pendant que d'autres continuent de s'interroger sur leur identité, écrit María Rosa Lojo dans le prologue de son recueil. Mais elle ajoute que peu importe les différences, les confrontations et les négociations, personne ne peut résister au sentiment le plus universel, l'amour. C'est ce lien invisible, ce vase communicant qu'elle explore dans les quatorze récits de ce recueil traversé de voix anglaises, françaises, allemandes, guaranis, castillanes, basques, galiciennes et portugaises.

Collaboratrice du Devoir

AMOURS INSOLITES DU NOUVEAU MONDE

María Rosa Lojo
Récits traduits de l'espagnol (Argentine) par André Charland
L'Instant même
Québec, 2011, 248 pages

EN BREF

Paul-Marie Lapointe à Radio-Canada

L'émission *Les Chemins de travers*, présentée à la radio de Radio-Canada par Serge Bouchard, consacre ce dimanche deux heures à l'écrivain Paul-Marie Lapointe, décédé le 16 août dernier. Au programme, des extraits d'entrevues accordées par le poète dans les années 1960, des lectures et, surtout, une analyse de l'œuvre signée Pierre Nepveu, ainsi qu'une mise en contexte historique signée Jean-François Nadeau. L'émission est diffusée, comme chaque semaine, à compter de 20 heures. — *Le Devoir*

connaître les honneurs du prix. Le nom du lauréat 2011 sera annoncé le 24 septembre prochain.

Les finalistes du Saint-Pacôme

Trois finalistes sont en lice pour le 10^e prix Saint-Pacôme du roman policier: Guillaume Lapiere-Desnoyers, pour *Pour ne pas mourir ce soir* (Lévesque éditeur), Martin Michaud, pour *La Chorale du diable* (La Goelette), et Johanne Seymour, pour *Vanités* (Libre Expression). Seymour et Michaud ont chacun déjà été finalistes, sans pourtant

Un prix de poésie pour Jean-François Caron

Le prix littéraire Poésie 2011 du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean a été remis mercredi à Jean-François Caron pour *Vers – hurlements et barreaux de lit* (La Peuplade). Après avoir été rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Voir Saguenay*, Caron est passé à l'écriture de fiction. Son roman *Nos échoueries* (La Peuplade) a remporté l'an dernier, aussi au Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean, le prix Jovette-Bernier. — *Le Devoir*

Lévesque éditeur félicite Guillaume Lapiere-Desnoyers, finaliste au Prix Saint-Pacôme du roman policier.

Pour ne pas mourir ce soir

Photo: Famille Lapiere-Pinard

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS			
Du 22 au 28 août 2011			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT	CLASSEMENT N° DE SEMAINES
Romans québécois			
1	Mémoires d'un quartier • Tome 9 Antoine, la suite	Louise Tremblay/D'Essambre/Guy Saint-Jean	-/1
2	Le mois le plus cruel	Louise Penny/Flammarion Qc	1/2
3	Ru	Kim Thiúy/Libre Expression	4/9
4	Double disparition. Une enquête de Maud Graham	Christine Brouillet/Courte échelle	2/11
5	Dans mes yeux à moi	Joséline Michaud/Libre Expression	3/25
6	Irresse	Catherine McKenzie/Goélette	-/1
7	Mémoires d'un quartier • Tome 8 Laura, la suite	Louise Tremblay/D'Essambre/Guy Saint-Jean	5/11
8	En plein cœur	Louise Penny/Flammarion Qc	10/2
9	Les folles années • Tome 4 Eugénie et l'enfant retrouvé	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	7/11
10	Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste	Michel David/Hurtubise	6/18
Romans étrangers			
1	Freedom	Jonathan Franzen/Boréal	-/1
2	En votre honneur	James Patterson/Lattès	1/3
3	L'étrange voyage de monsieur Daldry	Marc Lévy/Robert Laffont	2/16
4	Les neuf dragons. Une enquête de Harry Bosch	Michael Connelly/Saull	4/13
5	La confession	John Grisham/Robert Laffont	3/13
6	L'équation africaine	Yasmina Khadra/Julliard	-/1
7	Le cimetière de Prague	Umberto Eco/Grasset	5/2
8	Quand reviendras-tu ?	Mary Higgins Clark/Albin Michel	7/14
9	L'appel de Fange	Guillaume Musso/XO	-/1
10	L'été sauvage	Ellin Hilderbrand/Lattès	6/10
Essais québécois			
1	L'anxiété. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JCL	1/2
2	Troisième millénaire. Bilan final – Chroniques impertinentes	Jean-François Lisée/Alain Stanké	-/1
3	Mafia inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cadilot André Noël/Homme	2/44
4	Manifeste pour une école compétente	Louise LaFortune et al./PUQ	-/1
5	Il y a trop d'images. Textes éparés 1993-2010	Bernard Émond/Lux	4/2
6	La mort. Mieux la comprendre et moins la craindre pour mieux célébrer la vie	Richard Bellevue Denis Gingras/Treccarré	-/1
7	À l'ombre du mur. Trajectoires et destin de la génération X	Stéphane Kelly/Boréal	3/5
8	Paing à la ligne	Normand Lester/Intouchables	8/22
9	101 lettres à un premier ministre. Mais que lit Stephen Harper?	Yann Martel/XYZ	-/1
10	L'état du Québec 2011	Collectif/Boréal	-/1
Essais étrangers			
1	Indignez-vous !	Stéphane Hessel/Indigène	3/31
2	Notre poison quotidien	Marie-Monique Robin/Alain Stanké	4/16
3	Le visage de Dieu	Igor Bogdanov Grichka Bogdanov/J'ai lu	-/1
4	Les mots de ma vie	Bernard Pivot/Albin Michel	1/16
5	Demain, qui gouvernera le monde ?	Jacques Attali/Fayard	2/17
6	Tous ruinés dans dix ans ?	Jacques Attali/LGF	6/7
7	L'étincelle. Révoltes dans les pays arabes	Tahar Ben Jelloun/Gallimard	5/2
8	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers ?	Stephen William Hawking/Odile Jacob	9/26
9	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF	7/2
10	Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent	Amin Maalouf/LGF	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 172 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

Parution des œuvres complètes d'Agota Kristof

L'œuvre de l'écrivaine suisse est une œuvre au noir, marquée par le déracinement, mais aussi par une attente d'amour sans cesse recommencée

LISE GAUVIN

La publication de *Romans, nouvelles, théâtre complet* d'Agota Kristof, dans la collection «Opus» du Seuil, est un événement prestigieux qui rappelle celle de «Bouquins» chez Laffont, est un événement en soi. Cet événement prend une importance particulière à la suite du décès de la romancière, survenu le 27 juillet dernier, devenant ainsi le dernier titre pour lequel elle aura donné son accord.

L'ensemble de ces textes permet de retracer les grandes articulations d'une œuvre remarquable par son intensité et son pouvoir d'émotion, rendus dans un style apparemment sans effet, constitué de phrases courtes utilisant les mots du quotidien. Un style dont la fausse banalité rappelle celui de Beckett, autre transfuge de sa langue maternelle auquel on a souvent comparé Kristof. Le narrateur d'une des nouvelles ne déclare-t-il pas: «Il y a un tas de mots que je suis incapable de dire. Par exemple: "passionnant", "exaltant", "poétique", "âme", "souffrance", "solitude", etc. Tout simplement je n'arrive pas à les prononcer.» Ces mots, la romancière en fait le sujet de ses textes tout en les excluant de son vocabulaire. L'œuvre de Kristof est une œuvre au noir, marquée par le déracinement, mais aussi par une attente d'amour sans cesse recommencée.

Imaginer le passé

La romancière, née en Hongrie en 1935 et immigrée en Suisse en 1956, après l'échec de la révolution dans son pays, a commencé à écrire en français des pièces de théâtre avant de rédiger la trilogie qui l'a rendue célèbre: *Le Grand Cahier*, *La Preuve* et *Le Troisième Mensonge*. *Le Grand Cahier* raconte la vie de jumeaux dans une ferme durant la guerre, dans un pays qu'on suppose être la Hongrie, alors qu'ils sont recueillis par une femme qu'ils appellent «grand-mère» et que les habitants du village nomment «la sorcière». Mal logés et mal nourris, ils doivent se débrouiller seuls et apprennent vite les règles élémentaires de survie. À l'âge de quinze ans, l'un d'eux traverse la frontière et va vivre dans un autre pays, laissant l'autre désespéré. *La Preuve* et *Le Troisième Mensonge* relatent le retour du jumeau exilé dans la ville de son enfance, à la recherche de son frère. Aussi apprend-on, dans le dernier roman de la trilogie, que ces deux frères ont été séparés dès leur jeune âge et que le «nous» du *Grand Cahier* est une fiction rédigée par un seul des jumeaux. Les retrouvailles sont difficiles et le frère recherché, comme celui de Jack Waterman dans *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin, feint de ne pas reconnaître l'autre. Les personnages de Kristof sont traversés par le besoin de retracer les êtres et les lieux de leur enfance,

quels que soient les souvenirs douloureux qui leur sont liés. Dans le roman *Hier*, un homme revoit une compagne de l'école primaire dont il était amoureux, bien qu'elle soit sa demi-sœur, et à laquelle il ne cesse de rêver. Il la retrouve immigrée comme lui dans un autre pays et tente de renouer avec elle.

Si on ne peut revivre le passé, du moins peut-on l'écrire ou l'imaginer, semble-t-il à tour de rôle les personnages de Kristof. Presque tous écrivent ou ont le projet de le faire. Leur école étant fermée à cause de la guerre, les jumeaux du *Grand Cahier* ont avec eux un dictionnaire qui leur sert de maître et grâce auquel ils rédigent chaque jour le récit de leur journée. De façon analogue, Agota Kristof avoue avoir dû apprendre le français lors de son arrivée en Suisse, au moment où elle travaillait dans une usine d'horlogerie, telle une analphabète (*L'Analphabète*, éditions Zoé, 2004), avec l'aide d'un dictionnaire. Le narrateur d'*Hier*, qui écrit lui aussi, dit avoir choisi le travail d'usine «parce que c'est en devenant rien du tout qu'on peut devenir écrivain». Et il ajoute: «Je n'ai pas une très grande culture mais j'ai beaucoup lu et beaucoup écrit. Pour devenir écrivain, il faut seulement écrire.» L'un des personnages de *La Preuve* est convaincu que «tout être humain est né pour écrire un livre, et rien d'autre». Ces écri-



L'écrivaine suisse Agota Kristof, décédée le 27 juillet dernier, laisse une œuvre considérable.

vains fictifs sont-ils fidèles à la réalité? Quand on pose la question à celui qui avoue être l'auteur du *Grand Cahier*, dans *Le Troisième Mensonge*, il répond qu'il essaie de raconter son histoire mais que, lors-

qu'elle lui fait trop mal, il choisit d'embellir les choses. Et ainsi de la romancière qui se plaint à brouiller les pistes. Écrire n'est pourtant pas sans risque: «Je pense que l'écriture me détruira», lit-on encore

dans *Hier*.

Les malentendus

Les nouvelles de Kristof prennent les thèmes qui lui sont familiers, mais en moins tragiques et avec un humour teinté de cynisme. Un personnage veut se retirer du monde pour écrire un grand roman. Un autre vit dans l'attente d'une lettre. Un troisième raconte son quotidien sans histoire: «Notre chien est devenu propre. Nous avons acheté des meubles à crédit. De temps en temps, il neige.» Ce sont des nouvelles-tableaux, très courtes, résumant une situation souvent faite de quiproquos. Les pièces de théâtre sont ponctuées de phrases lapidaires et peuplées de «monstres» aisément reconnaissables.

Dans ses fictions comme dans son théâtre, Kristof explore avec une précision toute chirurgicale les petits et grands malentendus de l'exil et de l'existence, sachant que, «de toute façon on n'est bien nulle part» et que l'écriture, malgré tout, fait moins mal que la vie, celle-ci étant «la seule chose qui puisse vraiment faire peur».

Collaboratrice du Devoir

ROMANS, NOUVELLES, THÉÂTRE COMPLET

Agota Kristof
Seuil, coll. «Opus»
Paris, 2011, 1037 pages

EN BRÈVE

Livre imaginé, livre imaginaire

À l'Aire libre/Librairie Monet, on présente du 15 septembre au 16 octobre une exposition intitulée *Livre imaginé 2.0*. Une dizaine d'artistes réunis pour cette occasion s'interrogent «sur notre rapport au livre en remettant en question l'espace narratif et en s'attardant sur le rapport entretenu entre texte et image». La porte-parole de l'événement est Lise Bissonnette, ancienne directrice du *Devoir*. À compter du 15 septembre, au 433 rue Chabanel. Informations au www.aire-libre.ca – *Le Devoir*



ARCHIVES LE DEVOIR
Lise Bissonnette, porte-parole de l'exposition *Livre imaginé 2.0*

Le riche passé de Montréal

Dans son plus récent numéro (été 2011), *Montréal en tête*, la revue de la Société historique de Montréal, revient sur la rencontre poétique entre Leonard Cohen et Michel Garneau, en publiant notamment

un poème inédit de ce dernier qui évoque l'événement. Sont aussi au programme un hommage à la féministe Éva Circé-Côté, par Andrée Lévesque, une analyse de l'impact du *Point de mire*, de René Lévesque, sur la Révolution tranquille, par Pierre Godin, et un petit dossier sur la nécessité d'enseigner notre histoire. – *Le Devoir*

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Noirs secrets

«Corps sans idées, idées sans corps, les voilà, les fantômes avec lesquels la modernité et ses penseurs auront tout fait pour ne pas avoir à en découdre», affirme l'essayiste Annie Le Brun. Le romancier Michel Schneider en décrypte les ruses et secrets.

GUYLAINE MASSOUTRE

Psychanalyste autant qu'écrivain, Michel Schneider, né en 1944, s'est vu récompensé pour *Morts Imaginaires* (prix Médicis de l'essai) et pour *Marilyn, dernières séances* (prix Interallié), publiés chez Grasset, que *Le Devoir* vous a déjà présentés. Quant à *Voleurs de mots - Essai sur le plagiat, la psychanalyse et la pensée* (Gallimard, 1985), il avait inspiré une série d'écrits sur l'emprunt et la transmission, et les fantômes n'étaient pas loin.

En 2007, Schneider polémique dans *La Confusion des sexes* (Flammarion). Il s'attaquait à l'indifférenciation sexuelle, à la politisation de la sexualité et aux préjugés à propos des «genres».

Il avait ses boucs émissaires, mais aussi un credo dans l'imaginaire: dans l'intime, il trouvait la difficulté d'être un homme.

Comme une ombre fait mieux comprendre la fougue de ses écrits: la masculinité peut cacher la grande fragilité de cette construction. L'écrivain y mène Michel et Bernard, ses protagonistes auxquels il donne beaucoup de lui. L'un vit, l'autre est mort; mais ce sont des frères qui se battent encore.

La musique des âmes

Fantôme: tel est le suicidé qui revient dans la fiction. Musique: tel est le langage de la mémoire, qui ne trouve pas toujours ses mots. Miroir: tel sera le texte qui captera ce fantôme. Schneider écrit bien l'histoire complexe d'une famille disloquée, qui rebondit après une émission de radio. «Écrire est comme brûler de vieilles lettres. Une combustion lente. Et il y a des retours de passé, comme on dit: des retours de flamme.»

Les drames de la rivalité pèsent lourd sur le destin des deux frères. Michel, anorexique, se

venge de la vie dans la musique et sur les mots; Bernard, militaire en Algérie, lui aussi musicien, s'est donné la mort à quarante ans. La femme qui fait remonter au jour les trahisons, les violences et la guerre d'Algérie aide pourtant les regrets à se faire entendre.

À travers des faits, supputés ou vérifiés, et des erreurs incorporées au texte, Michel explore ses propres vides. Schneider tricote ainsi l'involontaire: «On ne devrait pas parler des morts. Ils écoutent, et ça leur donne des idées. Et puis, ils reviennent. Pas seulement eux; quelques vivants aussi, surgis du passé. Ils se sentent seuls, ou veulent quelque chose; peut-être simplement savoir si vous êtes en vie.» Brillante reconstruction d'un cache-cache bien humain.

Figures de la nuit

Comment ce Michel, qui ressemble à l'auteur, at-il grandi? De quoi sa vie résonne-t-elle? Comme une ombre remet en question des hypothèses, propose des révéries, dit des harcèlements, avoue des crimes. Étonnant, on y parle avec des mots de faussaire, on y accueille le plagiat de tout langage et de toute vie.

Ce roman fraternel touchera qui s'y plonge. Écrire y touche la haine, la justice impossible,

l'amour aussi. Écrire cette honte, traversée par la vengeance, est pourtant «un crime parfait», celui de ce double qui le hante. Voilà de quoi profite le vivant, l'auteur même, moins une culpabilité que le démontage d'une machine: le mort repasse, pour disparaître, par ce trou fait sur lui-même par le tir d'un fusil.

Qui souhaitera approfondir ces paradoxes troublants — nos manœuvres dans la liberté, nos pouvoirs délétères à nous représenter, nos forteresses confuses et les bourbiers exhumés de nos âmes imprévisibles, précieux objets de la littérature — lira *Si rien avait une forme*, ce serait cela d'Annie Le Brun (Gallimard, 2011). Spécialiste de Sade, des abîmes et de la subversion, elle y développe la «rationalisation du négatif sous l'idée de Progrès» et la combat. Nulle plume plus stimulante pour lutter contre le désastre, sinon «la splendide obscurité du sursaut» au passage du temps, elle dit «la conscience de l'inhumain qui nous hante».

Collaboratrice du Devoir

COMME UNE OMBRE

Michel Schneider
Grasset
Paris, 2011, 330 pages

vient de paraître

Dossier
Jeunes voix engagées
NUMÉRO 751 • SEPTEMBRE 2011

Les auteurs sont:

Anne-Marie Claret, Noémie Delisle, Amélie Descheneau-Guay, Nathalie Guay, Alexandre Leduc, Barbara Legault, Éric Martin, Hélène Matte, Yann Panneton, Maude Prud'homme, Simon Tremblay-Pepin, Marco Veilleux et Alexandre Vidal.

À lire aussi: le carnet de Wajdi Mouawad, la chronique littéraire de Suzanne Jacob, une analyse de la crise en Grèce, une critique de la marchandisation de la biodiversité, une controverse sur les impôts des entreprises...

Artiste invitée: Véronique Doucet

Pour consulter le sommaire détaillé:
www.revuerelements.qc.ca



8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$
À l'étranger (un an) : 55 \$
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)
(514) 387-2541 p.226 | relations@cfj.qc.ca
Relations : 25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES
ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES

Où, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

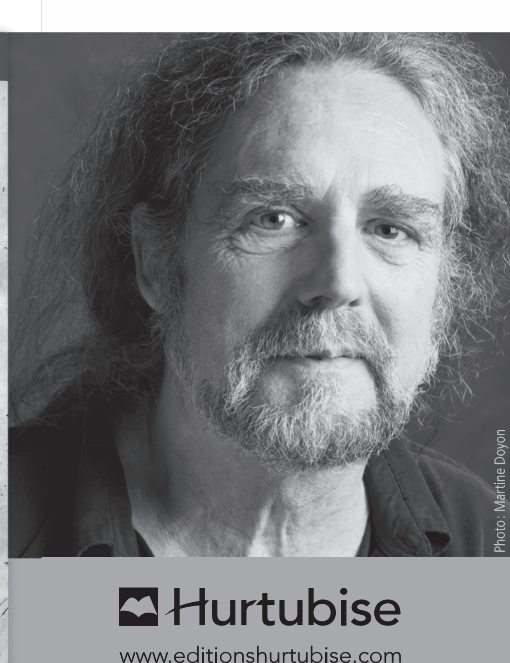
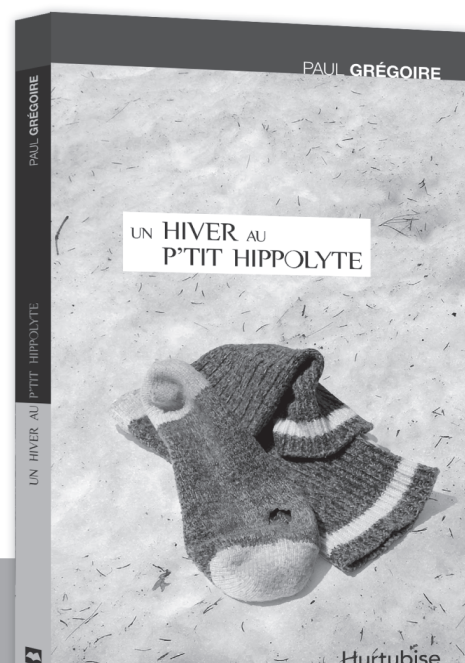
CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

L'itinérance mise à nu



Hurtubise

www.editionshurtubise.com



LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le sacre de la colère

La colère, dit-on, est mauvaise conseillère. Michel Chartrand, pourtant, a suscité l'admiration de nombreux Québécois par ses belles et nécessaires colères. Considérée comme un des sept péchés capitaux par l'Église, la colère gagne néanmoins Jésus devant les marchands du temple. Qu'en penser, alors? Faut-il croire, comme le poète Henri Michaux, que «celui qui ne connaît pas la colère ne sait rien» ou plutôt, comme Sartre, que «la colère n'est qu'une tentative à-veugle et magique pour simplifier les situations trop complexes?»

Dans *Eclats. Figures de la colère*, le sociologue Eric Gagnon, conscient du caractère multiforme de cette passion, propose un «voyage dans l'imaginaire de la colère». Son bel essai, érudit mais accessible, se veut autant une histoire de la colère et de ses figures occidentales qu'une philosophie et une sociologie des passions. Il montre que, de la Grèce homérique au monde contemporain, en passant par l'Antiquité romaine et le Moyen-Âge chrétien, «la colère est liée à un désir d'absolu (la gloire du héros, la sagesse du philosophe, la grâce du chrétien et maintenant la justice)» et que son étude révèle l'humain.

La colère d'Achille, dans *L'Iliade*, est celle de l'outragé, du prince atteint dans son orgueil parce qu'Agamemnon l'a méprisé devant l'assemblée en lui refusant son butin de guerre. Cette colère est celle d'un homme d'honneur, «dans une société où une certaine agressivité ou ardeur [...] est nécessaire, vitale même, sans laquelle on ne peut tenir ferme au com-

bat, protéger sa cité, demeurer juste aussi et agir selon la raison». Achille, toutefois, comme l'Ajax de Sophocle, perd toute mesure et s'égare dans la violence gratuite.

Son égarement a peut-être inspiré les moralistes de l'Antiquité gréco-latine (Sénèque, Plutarque, Cicéron, Marc-Aurèle). Ces derniers, en effet, condamnant la colère, qu'ils assimilent à la déraison et à la figure du dominé. La colère, écrit Sénèque, est laide et défigure celui qu'elle domine. «Si l'homme en colère devient laid et méconnaissable», explique Eric Gagnon, «c'est qu'il ne parvient plus lui-même à discerner le vrai et le juste. Son apparence extérieure est le reflet des bouleversements de son âme.»

Il convient donc de s'entraîner à éviter la colère, notamment en corrigeant ses perceptions. «En changeant la représentation que nous nous faisons du mal et des malheurs», écrit Gagnon pour résumer le point de vue stoïcien, «nous pouvons diminuer la souffrance qu'ils nous causent; en prenant conscience qu'ils sont inévitables ou qu'ils ne sont pas un véritable mal, ils vont moins nous affecter et ne nous feront pas dévier de notre route.» Cette démarche a toujours cours dans certaines thérapies ou sagesse contemporaines.

Le christianisme médiéval déprécie lui aussi cette passion. Dérèglement de l'âme causé par l'orgueil, la colère est un vice, et celui qu'elle habite, possédé par le mal, en vient à souhaiter du mal à son prochain, donc à offenser Dieu. Pour la combattre, une thérapie ne suffit pas; il faut le

secours de la foi dans le combat intérieur contre la vanité et l'orgueil. «L'ascétisme», résume Gagnon, «invite à un renoncement à soi plutôt qu'à une appropriation de soi comme chez les Latins.» Ce christianisme moyen-âgeux cultive cependant le paradoxe. «Jamais la colère ne fut si durement condamnée», remarque en effet Gagnon, «qu'à l'époque où, paradoxalement, la fureur de Dieu fut la plus sévère et la plus impitoyable.»

Les Lumières et le romantisme réhabiliteront les passions. Jean-Jacques Rousseau, qui participe aux premières et annonce le second, chante la colère. «La vérité est au-dedans et le mensonge au dehors, et c'est dans l'opposition solitaire au monde que l'intégrité se mesure», explique Gagnon. Ici, comme sur bien d'autres questions d'ailleurs, Rousseau anticipe sur notre époque.

La colère est belle parce qu'elle incarne le courage de dénoncer les injustices et les lâchetés. C'est celle du polémiste Karl Kraus, de Michel Chartrand, de Léo-Paul Lauzon. C'est une colère politique, liée à la société moderne «qui autorise le débat et l'opposition, qui accepte le conflit» et qui valorise la subjectivité. Le Christ colérique du temple, dont s'inspirent Chartrand et Lauzon, l'annonçait déjà. «La colère de Jésus, écrit Gagnon, est la figure même de la colère du juste: un homme seul face au pouvoir, qui n'a que les mots pour s'opposer à la violence, et prenant tous les risques pour dénoncer le mensonge et la corruption.»

Ni éloge ni condamnation de la colère, le riche essai littéraire et philosophique d'Eric Gagnon explore avec finesse ce que cette passion multiple révèle de l'être humain. Le voyage est captivant.

Le Québec et l'hostie

Au Québec, l'expression «être en colère» peut se tra-

duire par la formule populaire «être en hostie». Au début des années 1980, une enquête démontre qu'«hostie» était le sacre favori des jeunes femmes et de tous les hommes.

Le théologien protestant Olivier Bauer, notamment auteur d'*Une théologie du Canadien de Montréal* (Bayard, 2011), note ces particularités québécoises, et bien d'autres, dans *L'Hostie, une passion québécoise*, un essai mi-sérieux mi-badin consacré à l'histoire du pain consacré en nos terres.

Depuis le 7 septembre 1535, date de la première Eucharistie célébrée à l'île aux Coudres par l'équipage de Jacques Cartier, l'hostie est au cœur de notre histoire. En Nouvelle-France, elle a ses mystiques et on lui attribue des miracles.

Après la Conquête, les Anglais l'attaquent en tentant d'imposer le «serment de test», qui nie la transsubstantiation, et en la profanant lors des rébellions de 1837-1838. L'Église, pourtant, soutiendra «les autorités blasphématoires». Au XX^e siècle, l'hostie se fait aussi juron et, dans sa version non consacrée, aliment.

Conviendrait-il, compte tenu de cette passion soutenue, de faire de l'hostie «le premier élément du patrimoine immatériel du Québec»? Bauer, en bon professeur mutin, en fait la proposition.

louisco@sympatico.ca

ÉCLATS.

FIGURES DE LA COLÈRE
Eric Gagnon

L'HOSTIE, UNE PASSION
QUÉBÉCOISE

Olivier Bauer
Liber
Montréal, 2011, respectivement
118 et 84 pages



LOUIS
CORNELLIER

La colère est belle parce qu'elle incarne le courage de dénoncer les injustices et les lâchetés

france qu'ils nous causent; en prenant conscience qu'ils sont inévitables ou qu'ils ne sont pas un véritable mal, ils vont moins nous affecter et ne nous feront pas dévier de notre route.» Cette démarche a toujours cours dans certaines thérapies ou sagesse contemporaines.

Le christianisme médiéval déprécie lui aussi cette passion. Dérèglement de l'âme causé par l'orgueil, la colère est un vice, et celui qu'elle habite, possédé par le mal, en vient à souhaiter du mal à son prochain, donc à offenser Dieu. Pour la combattre, une thérapie ne suffit pas; il faut le

HISTOIRE

Notre radio et le son du théâtre

MICHEL LAPIERRE

On entend la respiration, les pas d'un marathonien qui court et son monologue intérieur: «Le vieux Marvaux n'est pas fini... Il y a ce doux soleil qui peint des midis d'or devant mes yeux...» Le bruit d'une locomotive se change en paroles de femme jalouse: «Marié... marié... marié...» Marvaux répond: «Je suis marié... et alors?» Moteur d'hélicoptère. «Je monte... je viens de mourir», dit-il sans sa nièce de 17 ans dans les bras.

Ces passages du *Coureur de marathon*, de Claude Gauvreau, dramatique diffusée en 1951 sur les ondes de CBF et dont on retrouve le texte dans *Écrits du Canada français* (1958), permettent de saisir un art neuf mais vite dépassé après l'avènement de la télévision. Renée Legris le décrit avec érudition et nostalgie dans son *Histoire des genres dramatiques à la radio québécoise* (1923-2008).

La chercheuse assimile cet art au «langage des bruits», cher



me jalouse, celle d'un notaire, celle de sa nièce qui lui réclame de l'argent en lui apprenant qu'elle est amoureuse d'un jeune homme qu'elle veut épouser, les pas des autres coureurs transformés en piétinements de buffles. Les sons, avec l'énergie du désespoir, tentent de dépasser le drame en l'intériorisant, mieux que ne saurait le faire l'image.

Dans *Les Hautes Pierres* (1960), d'Yves Thériault, la respiration haletante d'un homme illustre la première scène et brise les tabous en suggérant, comme le précise l'historienne de notre dramaturgie radiophonique, «la rencontre de deux amants dans une expérience de coït». Le son inusité qui s'accélère annonce l'affrontement entre un village replié sur lui-même et celui qui, par la séduction d'une femme, secoue le monde rural avant de se jeter dans le vide pour échapper au lynchage.

La parole nue a aussi sa place. Dans *Les Cartes de crédit*

(1973), de Jacques Ferron, à un truaud qui, par de fausses cartes bancaires, veut financer la lutte pour l'indépendance du Québec, un médecin, ressemblant à l'auteur, déclare: «Il n'y a pas de révolution à faire, il n'y a que des révolutions faites.» C'est dire qu'il faut laisser croître la liberté déjà semée.

Parallèlement à la télé qui assumait la dimension théâtrale de la radio au point où CBF finira par éliminer les dramatiques de sa programmation, la Révolution tranquille fit du Québec la terre à redéfinir et à moderniser que Ferron avait la clairvoyance d'imaginer. Si sublime fut-il, pourquoi le son aurait-il eu à craindre, comme le sous-entend Renée Legris, la nouveauté de l'image?

Collaborateur du Devoir

HISTOIRE DES GENRES
DRAMATIQUES À LA
RADIO QUÉBÉCOISE

Renée Legris
Septentrion

POLITIQUE

Dans le tirant de Kadhafi

Dans le tirant de la fin du régime Kadhafi, des livres essayent de profiter de la vague. Des livres consacrés au régime du colonel paraissent en vitesse. Objets plus ou moins journalistiques, ils ont au moins le mérite de donner plus de renseignements sur ce régime que n'en apporte la lecture des seules dépêches quotidiennes sur l'avancée des rebelles, la découverte de charniers, le nombre de morts, bref sur le paysage attendu que constitue le décor d'une guerre.

Anatomie d'un tyran, Mouammar Kadhafi présente l'«enfant terrible du nationalisme arabe». Dans cet essai, l'essayiste et romancier libanais

Aleandre Najjar, responsable de *L'Orient littéraire*, le supplément consacré aux livres du journal *L'Orient-Le Jour*, présente un portrait à grands traits du «Guide de la révolution». Une reconstitution de l'itinéraire de Kadhafi certes, mais une biographie qui n'en est pas une.

Dans *Au cœur de la Lybie de Kadhafi*, Patrick Haimzadeh offre un portrait de la Lybie au-delà du simple portrait du colonel déchu. Patrick Haimzadeh est un ancien officier de l'air et aussi un diplomate qui fut un temps en poste à Tripoli. De ce pays qu'il a connu de près, il présente une analyse des structures et des dynamiques en place, lesquelles ne risquent pas

de disparaître tout à fait du jour au lendemain. Il met à profit dans ce livre une longue suite d'entretiens avec des Lybiens de divers horizons.

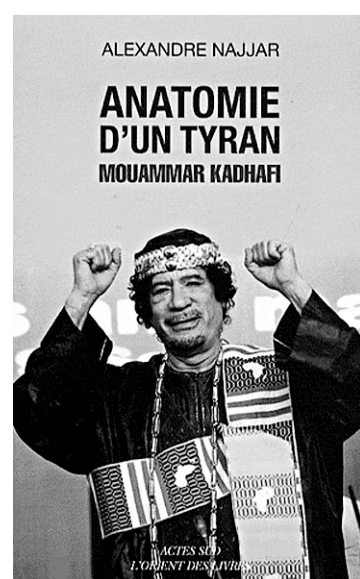
Le Devoir

ANATOMIE D'UN TYRAN,
MOUAMMAR KADHAFI

Aleandre Najjar
Actes Sud/L'Orient des livres
Arles, 2011, 254 pages

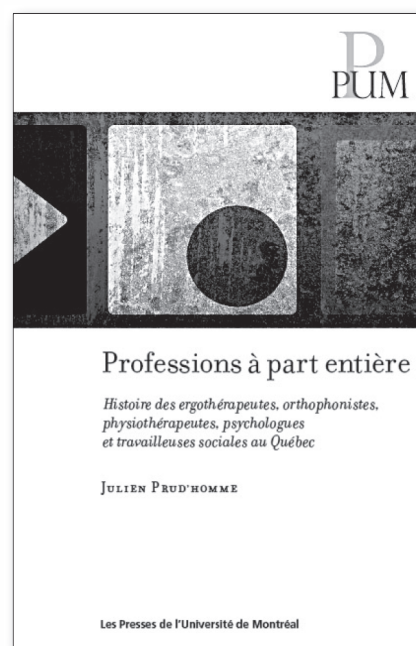
AU CŒUR DE LA LYBIE
DE KADHAFIE,

Patrick Haimzadeh
JC Lattès
Paris, 2011, 186 pages



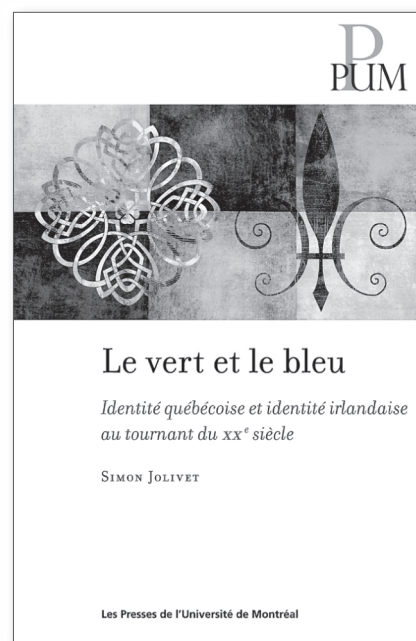
Julien Prud'homme

L'histoire de cinq professions pour comprendre le système de santé québécois.



Simon Jolivet

La part irlandaise de l'identité québécoise.



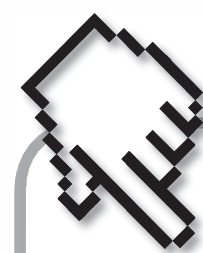
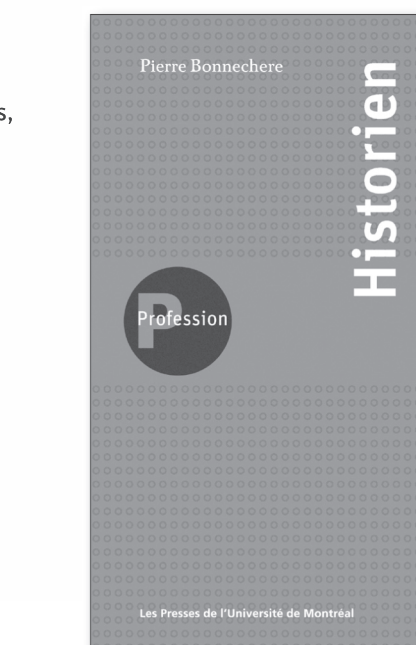
Othmar Keel

Une critique nécessaire d'un des fondements de la médecine moderne.



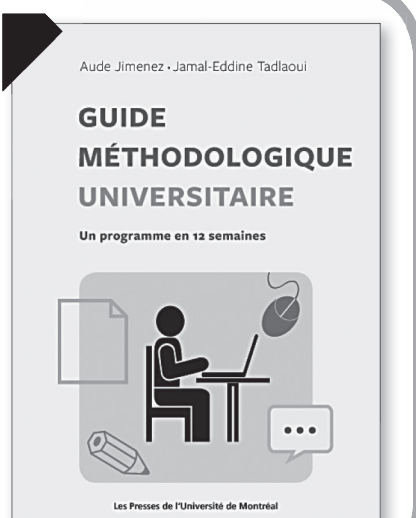
Pierre Bonnechere

Quel est le rôle, dans la Cité, des chercheurs, des intellectuels, des universitaires en général et des historiens en particulier?



Aude Jimenez et
Jamal-Eddine
Tadlaoui

Un programme en 12 semaines pour réussir votre rentrée!



Les livres des PUM maintenant disponibles en version numérique sur le site Web www.pum.umontreal.ca

PUM

Les Presses de l'Université de Montréal

Université de Montréal

ESSAIS

L'appel au monde du dalaï-lama

Un nouveau livre reprend les discours prononcés chaque année depuis 1961, dans l'intention de faire connaître les conséquences dramatiques de l'occupation chinoise du Tibet. Le dalaï-lama sera présent à Montréal cette semaine.

GEORGES LEROUX

Certains livres vous brûlent les mains, leur lecture vous met en face de vérités si éprouvantes, d'injustices si cruelles qu'on se demande comment ceux qui les écrivent ont pu trouver la sérénité pour le faire. Exceptionnel à plus d'un titre, le dernier livre du dalaï-lama est de ceux-là.

D'abord parce que, le 14 mars dernier, le quatorzième dalaï-lama a annoncé son retrait de son engagement politique public à titre de chef du gouvernement tibétain en exil. À cette occasion, il a évoqué la possibilité que la fonction du dalaï-lama s'arrête avec lui, une déclaration qui fait écho à la création en 2001 de l'assemblée élue du Kalon Tripa, maintenant dirigée par celui qui peut être considéré comme son successeur temporel, Lobsang Sangay. Cette situation, où plusieurs voient d'abord une évolution importante vers la démocratisation de l'institution lamaïque,

confère un relief particulier à son dernier livre, qui a été rédigé en collaboration avec Sofia Stril-Rever et qui peut être interprété comme son testament politique.

On y trouve en effet la série, à tous égards dramatique, des discours du dalaï-lama, prononcés le 10 mars de chaque année depuis 1961 à l'intention du peuple tibétain et de la communauté des nations. Brefs, ces discours reprennent les éléments déterminants de l'année, à la fois pour tout ce qui concerne l'occupation chinoise en place depuis 1959 et pour la diplomatie internationale. Ces deux registres demeurent indissociables et chaque discours montre une aggravation de la situation résultant de l'ensemble des mesures de sinisation du peuple tibétain, tout en déplorant l'ambiguïté constante de l'attitude internationale, partagée entre une condamnation morale de l'occupation et une paralysie concrète devant la puissance du gouvernement de Pékin. Les discours sont richement commentés par Sofia Stril-Rever, une nonne bouddhiste, spécialiste de sanskrit et cofondatrice, avec Sunjang Rinpoché, de l'organisme Tibet Compassion International.

Une autre approche de la cause tibétaine

À la lecture de cette chronique tragique, détaillant les exactions de toute nature — notamment la destruction des temples et des objets sacrés, la militarisation croissante de l'occupation, sujets pleinement documentés dans une littérature abondante et fiable, par exemple dans un livre récent dirigé par Françoise Robin, de l'Institut national des



JACKY CHEN REUTERS

Malgré les exactions du gouvernement chinois, le bouddhisme tibétain résiste. Sur la photo, un moine bouddhiste se tient entre les fidèles et un thangka (broderie religieuse) géant déployé au début de cette semaine au monastère de Drepung, près de Lhasa, dans la Région autonome du Tibet.

langues orientales de Paris — on ne peut que s'inquiéter de la déclaration du dalaï-lama, lors de l'annonce de son retrait. Lui qui a réussi, pendant toutes ces années d'un exil douloureux en Inde, à convaincre la jeunesse tibétaine de ne pas sombrer dans le désespoir, comme chacun de ces discours y exhorte au fil des ans, ne peut désormais éviter d'évoquer l'achèvement de la sinisation du Tibet au cours de la prochaine décennie.

Parmi la centaine d'ouvrages écrits par le dalaï-lama, cet *Appel au monde* se signale pour une seconde raison. S'il vient clore politiquement le discours public du dalaï-lama, il n'en contient pas moins, justement par la constance de son appel à la conscience des nations, le ferment d'une autre approche de la cause tibétaine. On ne

peut douter que les représentants de la Kalon Tripa devront continuer de négocier avec les

Le bouddhisme tibétain donne, à travers son institution même, l'exemple de la rigueur et de la recherche non violente de la justice

autorités chinoises, comme du bouddhisme, cette non-violence serait-elle possible? On mesurera toute la profondeur de cet enracinement en lisant l'essai de Pico Iyer, qui propose un portrait spirituel du dalaï-lama. Cet *Appel au monde* ne peut qu'inspirer respect et admiration, tant la réclamation d'un espoir supérieur demeure, en dépit de tout, vivante. À l'invitation de la Deuxième Conférence mondiale sur les reli-

À la communauté internationale, le bouddhisme tibétain donne, à travers son institution même, l'exemple de la rigueur et de la recherche non violente de la justice. Sans les sources spirituelles du bouddhisme, cette non-violence serait-elle possible? On mesurera toute la profondeur de cet enracinement en lisant l'essai de Pico Iyer, qui propose un portrait spirituel du dalaï-lama.

Cet *Appel au monde* ne peut qu'inspirer respect et admiration, tant la réclamation d'un espoir supérieur demeure, en dépit de tout, vivante. À l'invitation de la Deuxième Conférence mondiale sur les reli-

gions du monde après le 11 septembre, dont le thème cette année est celui de la paix par les religions, le dalaï-lama prononcera la conférence inaugurale, «L'Éthique et la paix», le 7 septembre prochain au Palais des congrès, à Montréal. Organisée par l'Université McGill et l'Université de Montréal, cette importante rencontre réunira, autour du dalaï-lama, Mme Shirin Ebadi, Prix Nobel de la paix, et plusieurs représentants des grandes religions, notamment Gregory Baum, Deepak Chopra, Tariq Ramadan, Robert Thurman. Dans l'après-midi, le dalaï-lama donnera un enseignement au stade Jarry.

Collaborateur du Devoir

APPEL AU MONDE DISCOURS DU 10 MARS, 1961-2010

Dalaï-Lama Traduits, édités et commentés par Sofia Stril-Rever Éditions du Seuil Paris, 2011, 356 pages Le site Internet de ce livre offre une documentation complémentaire importante, www.appelau-monde.com

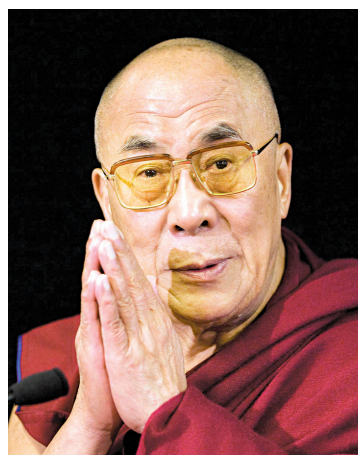
LES CHEMINS DU DALAÏ-LAMA

Portrait intime d'un homme et de son destin Pico Iyer Paris, Albin Michel, 288 pages

CLICHÉS TIBÉTAINS

Idées reçues sur le toit du monde Françoise Robin (sous la dir. de) Le Cavalier Bleu Paris, 2011, 169 pages

■ Pour la conférence de Montréal, voir le site www.gcw-2011.org/program.htm.



CHRISTINNE MUSCHI REUTERS Le dalaï-lama lors de sa dernière visite à Montréal, en octobre 2009

HISTOIRE

La pénible gestation du Québec moderne

MICHEL LAPIERRE

En 1933, à Montréal, en réponse au rassemblement organisé pour protester contre les premières persécutions infligées aux Juifs par les nazis, des nationalistes canadiens-français tiennent une réunion publique. Président de Jeune-Canada, Pierre Dansereau, futur écologiste réputé, s'y indigna qu'on donne plus d'importance à la «supposée persécution en Allemagne d'une «ploutocratie» qu'aux minorités francophones de l'Ouest canadien!

Un tel nationalisme, par ses comparaisons absurdes, ses insinuations antisémites, restait étranger aux idées avancées, encore trop rares même à l'échelle du globe. Il faut avoir ce phénomène en tête pour apprécier *La Modernité au Qué-*

bec, d'Yvan Lamonde, riche synthèse de la lente et difficile évolution des idées chez nous.

L'historien vient d'en publier le premier tome: *La Crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*.

Lorsqu'on trouve, parmi les nationalistes dont Lamonde cite les propos, des hommes aussi brillants que Pierre Dansereau et André Laurendeau, capables plus tard d'heureuses transformations, on se figure la terrible étroitesse intellectuelle de notre milieu en 1933. Laurendeau, fondateur, comme Dansereau, de Jeune-Canada, eut beau se dissocier de l'antisémitisme, il blâma des libéraux canadiens-français, tel Raoul Dan-

durand, de sympathiser avec les Juifs, qu'il traita d'«immigrés inassimilés et inassimilables».

Une riche synthèse de la lente et difficile évolution des idées chez nous

Curieusement, la condamnation la plus percutante de cette attitude vint d'Henri Bourassa. En 1935, le fondateur du *Devoir* déconcerta les nationalistes, dont il avait été l'inspirateur avant que Lionel Groulx ne lui ravit ce rôle, en résumant leur doctrine par deux cris caustiques: «Vlimeux d'Irlandais!» et «Maudits Juifs!».

Même s'il ne cite pas ces mots, Lamonde souligne de manière pertinente que Bourassa recommanda la lecture de *Primauté du spirituel*, de Jacques Maritain. Ce philosophe français y repousse, au nom du catholicisme, le natio-

nalisme néopaien de Maurras, l'un des guides de l'extrême droite européenne, penseur dont l'influence, diffuse mais réelle, se fait alors sentir au Québec chez nombre d'intellectuels.

Laurendeau et Saint-Denys Garneau

Pendant son séjour en Europe (1935-1937), Laurendeau a un contact vivant, non plus livresque, avec l'aile marchante du catholicisme français, celle qu'incarnent Maritain et Emmanuel Mounier, le fondateur du personnalisme et de la revue *Esprit*. Le jeune Montréalais s'aperçoit que le mot «nationalisme» a, dans les sphères parisiennes,

même pour la droite modérée, un sens suspect, proche de la rhétorique fasciste ou fascisante.

Lamonde a le mérite de placer le journaliste Laurendeau et le poète Saint-Denys Garneau, grand ami de celui-ci, au centre de son livre. En présentant en 1936 le Canada français dans la revue parisienne *Études*, Laurendeau ne craint pas de souligner qu'il s'agit d'«un pays d'Amérique». Pour lui, l'heure n'est plus à l'imitation servile et déphasée de la France, en particulier de la droite hexagonale.

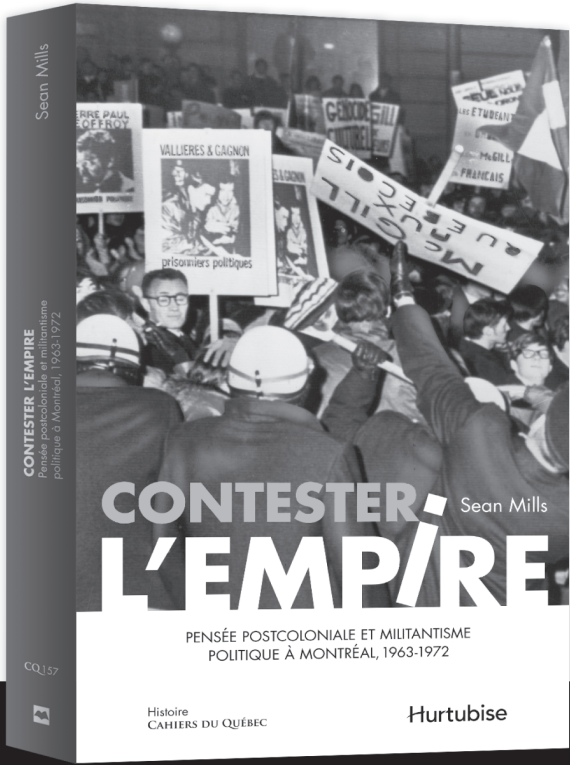
Quant à Garneau, il affirme, en 1938, que notre identité trouve son originalité dans un rapport avec «l'universel». Selon

lui, notre culture, déjà singulière, n'a pas, par un effort trop conscient, à tendre «au national, comme le veulent nos nationalistes». Notre extrême pauvreté, «intérieure, ontologique», que Garneau évoque avec une intensité unique, appelle une révolution qui n'éclatera qu'une vingtaine d'années plus tard.

Collaborateur du Devoir

LA MODERNITÉ AU QUÉBEC

TOME 1 Yvan Lamonde Fides Montréal, 2011, 336 pages



Les années 1960 au Québec revues et expliquées.

Hurtubise



www.editionshurtubise.com

Novalis rend hommage à un de ses grands auteurs

Jean Monbourquette 1933-2011

Une liturgie de la Parole aura lieu à l'église Saint-Pierre-Apôtre à Montréal

1201, rue de la Visitation le samedi 3 septembre à 19 h 30

NOVALIS